

Partir comme jamais

Les ratés d'un voyage organisé

Alain Rimbault, *Partir comme jamais*, poésie, Éditions David, 2005, 78 p.

Karine Legault-Leblond

Numéro 130, hiver 2005–2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Legault-Leblond, K. (2005). Compte rendu de [*Partir comme jamais* : les ratés d'un voyage organisé / Alain Rimbault, *Partir comme jamais*, poésie, Éditions David, 2005, 78 p.] *Liaison*, (130), 51–51.

Partir comme jamais :

les ratés d'un voyage organisé

KARINE LEGAULT-LEBLOND

SOUS LE TITRE INVITANT de *Partir comme jamais*, Alain Raimbault réunit deux des fleurons de la littérature et des arts : la poésie et l'histoire d'amour ratée. En entamant ma lecture de ce recueil paru en mars dernier, j'osais espérer que la lecture m'entraînerait dans un ailleurs poétique que je n'avais pas déjà exploré, après tout c'était la promesse implicite du titre. *Partir comme jamais* nous ne l'avons fait. Du moins, c'est ce que des voix me chuchotaient. Mais ce fut le calme plat. Aussi ennuyant qu'un voyage organisé pour des fonctionnaires retraités. Ma réaction à l'égard de cette œuvre, à l'opposé de ce que représente selon moi l'expérience poétique, et justement honnie des artistes de toutes catégories, est l'indifférence.

Indifférence : État d'une personne qui n'éprouve ni *douleur*, ni *plaisir*, ni *Crainte*, ni *désir*.

Douleur – Nulle part dans le recueil ai-je senti la déchirure du *je*, son véritable désarroi, bref sa douleur face à sa séparation. Il dissectionne sa relation froidement. Il y a bien quelques sentiments de surface, mais pas d'émotions qui, par définition, sont des réactions instinctives. Par exemple, pour exprimer l'ampleur de l'esseulement de la femme abandonnée (et la sienne par le fait même), l'auteur développe une strophe chargée de métaphores géographiques : « [...] Il fait nuit sous ces latitudes arctiques/la mer trop grosse/l'irrésistible vent de gale/élève des murs de verglas/et ni l'inuktituk ni l'anglais des satellites/ne font croire au matin/les mots du Nord ne savent dire/les terres lentes de ta solitude. » Évidemment, cette distanciation du « je » avec son propre vécu affectif m'a empêchée de pleinement m'identifier à lui et j'ai été forcée de lire le recueil comme une observatrice désintéressée.

Plaisir – En quatrième de couverture, on peut lire : « Le poète hésite cependant à se soumettre "aux métaux lourds du présent" ». Ce bref commentaire éditorial trahit justement ce balancement entre les tendances optimistes et ce fond de plainte sur la rupture dans lequel le poète nous maintient tout au long du recueil. C'est à se demander s'il savait lui-même ce qu'il avait envie de dire en écrivant. Comme s'il avait hésité à écrire que le « je » était heureux malgré son couple brisé, et qu'il avait voulu rajouter des éléments plus dramatiques, ici et là. Mais rien ne fonctionne vraiment. Son optimisme nous agace dans le contexte d'une rupture et le lecteur pense toujours au dicton populaire – « les gens heureux n'ont pas d'histoire » – en le

lisant. Quant à ces moments où il se permet d'être vaguement plus sombre, il s'en détache très souvent en parlant plutôt des états d'âme de la femme abandonnée ou même de ceux du couple comme entité et non pas des siens à lui. Bref, en déclamant ces mots à haute voix, on les sent sur la langue comme on goûterait un fruit pas encore mûr, mi-amer, mi-sucré, que l'on a envie de recracher parce qu'il ne nous a pas donné la saveur à laquelle on s'attendait. Ce qui gâche ultimement notre plaisir.

Crainte – Une seule strophe trahit véritablement l'angoisse fondamentale du « je », qui se sent perdu dans sa solitude, sans l'amour de l'autre : « la pluie renie ses origines/ et le vent ne porte plus/laisse-moi chanter un souvenir/le sceller dans l'instant/chaque seconde me rapproche/de cette mort sans toi ». Autrement, il ne s'agit que de souvenirs épars et dilués, qui n'ont pas su éveiller en moi la peur de la perte d'un être aimé, la crainte de la solitude, l'angoisse de l'abandon.

Désir – Pour que j'eusse envie de lire et de relire ce recueil, il aurait fallu plus d'intensité au lieu de ce long fleuve tranquille. C'est à croire que le recueil a été écrit par

un vieux sage mourant, qui s'est penché lestement sur une ancienne liaison dans un but méditatif. Citons, par exemple : « trop tard sous l'amandier/ la dame en rouge contait une histoire/ je l'avais écoutée malgré l'alizé/ une place des maisons blanches/ et l'amandier en contre-jour/ je sais avoir laissé dans ce village/ un temps pour deux/ et quelques pages ».

Mais la suite poétique est trop personnelle pour être utilisée comme des « méditations », et trop peu personnelle pour nous inciter à partir pour de bon dans cet univers poétique. ■

Alain Raimbault, *Partir comme jamais*, poésie, Éditions David, 2005, 78 p.

